



**Relly
Alfandari Pardo**

Le Silence pour survivre

Relly Alfandari Pardo

Le Silence pour survivre

© Relly Alfandari Pardo, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9796-4

Couverture : Emel Pardo

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Éditeurs (Israël) : Joseph et Michèle Boumendil

Éditeur (Suisse) : David Pardo

À la mémoire de ma famille bien-aimée :

ma mère, mon père et mon frère.

Chapitre 1

1939. Cette année-là, on prit la photo de famille. Je m'en souviens bien. C'était en plein été, j'avais dix ans, mon frère en avait quatorze. Pomponnés et quelque peu cérémonieux, nous attendions le photographe. Je me rappelle nettement la conversation que j'eus avec mon père à ce sujet.

Nous avions un tas d'instantanés pris sur le vif ; au bord de la rivière, en promenade, au jardin ou dans la cour. Pour ces photos-là, nous n'avions pas eu besoin de nous préparer à l'avance et nous éprouvions toujours du plaisir à les revoir. Alors à quoi bon ? Quelle différence y avait-il ?

Justement, cette différence nous la ressentions mon frère et moi. On nous demandait de nous tenir bien, de sourire juste un tout petit peu et surtout de paraître « distingués » comme disait Maman.

— Pourquoi a-t-on besoin d'une telle photo ?

— Un jour vous comprendrez l'importance de cette photo de famille. Elle vous laissera un souvenir de vos parents et de votre enfance. Elle trouvera tout d'abord sa place d'honneur dans un album, et plus tard, chez vous sur la bibliothèque.

— Donc, si je comprends bien, elle sera importante dans l'avenir, c'est la photo que je regarderai quand mes parents ne seront plus... Mais c'est affreux !

Je n'arrivais pas à sourire, même du coin des lèvres. Je ne comprenais pas qu'on ait pu nous laver, nous habiller, nous demander de sourire, pour une photo destinée à n'être appréciée qu'après la mort de nos parents. Mon cœur battait très fort, je n'osais plus poser de questions. La photo prise, j'étais la seule à avoir gardé un visage profondément triste.

Nous habitions Belgrade. Une petite maison pour nous seuls. Cinq pièces pas trop grandes, un jardin avec beaucoup de fleurs, quelques arbres fruitiers et du gazon sur lequel s'écoulaient nos rêves d'enfants. Mes parents travaillaient et nous ne manquions de rien. Je crois que nous étions ce que l'on appelle une famille heureuse.

Je réalise mieux aujourd'hui, combien mes parents étaient différents l'un de l'autre. Ma mère, douce et compréhensive, nous menaçait de punitions qu'elle ne donnait jamais. Quant à mon père, il levait souvent la main sur mon frère, sur

moi plus rarement, et dans ces moments-là, Maman s'enfermait dans sa chambre à coucher pour n'en sortir que quelques heures plus tard. Lorsque mon père nous giflait, nous n'avions pas le droit de pleurer car il disait « quand on reçoit une punition que l'on mérite il faut savoir la supporter sans se plaindre ». Et si malgré tout on pleurait, il écoutait ce que nous avions à dire, et s'il estimait que la faute commise ne méritait pas de punition corporelle, il nous pardonnait en ajoutant toutefois « Ne recommencez plus ! ». Aussitôt après nous avoir punis, son visage souriait. Personne ne devait ni garder rancune, ni faire la tête. Il avait l'habitude de dire que les coups venaient du paradis et qu'il détestait autant nous les donner que nous les recevoir mais qu'il fallait absolument passer par là pour devenir quelqu'un de bien.

Maman, en revanche, était toujours là pour nous comprendre ou nous consoler et nous profitions très largement de sa faiblesse, étant sûrs qu'avec un « excuse-moi Maman » tout s'arrangerait et rentrerait dans l'ordre. « Attendez que Papa arrive, je lui dirai tout » criait-elle. Mais nous savions qu'elle ne dirait rien du tout, car elle souffrait plus que nous des punitions que l'on recevait.

Je n'ai jamais entendu mes parents discuter de notre éducation, mais je suppose que Maman acceptait le rôle que Papa jouait, même si elle n'était pas toujours d'accord avec ses conceptions.

Je devais avoir six ou sept ans, lorsque je me suis rendu compte que mes parents avaient des goûts très différents. Ma mère aimait la société, avait des amies avec qui elle jouait aux cartes le dimanche après-midi. Quant à mon père, il détestait les cartes, trouvait que c'était du temps perdu et essayait de convaincre ma mère de venir en promenade avec nous. Elle refusait cependant et ajoutait que s'il aimait se promener c'était bien, elle n'avait rien contre, les enfants étaient là et il pouvait se promener avec eux et la laisser faire ce qui lui plaisait. Au fond il s'agissait seulement des dimanches après-midi. Les matinées, nous les passions tous ensemble à la maison.

À cette époque, Papa passait donc les dimanches après-midi avec Atza et moi en promenade et bien vite nous n'étions plus que tous les deux, car mon frère préférait déjà la compagnie de ses camarades.

J'étais devenue l'amie de Papa et j'en étais très fière. Je ne sais pas si mon père souffrait de l'absence de ma mère pendant ces promenades, mais avec le temps il avait dû en prendre l'habitude et nous étions très heureux ensemble.

Au printemps nous allions dans la forêt de Košutnjak et marchions pendant des heures à la recherche de violettes. Je n'étais jamais fatiguée. J'avais une véritable adoration pour mon père. Et bien que je n'eusse à partager son affection avec personne, je trouvais ces heures passées ensemble toujours trop courtes. Il était alors seulement mon Papa à moi. Après la promenade, nous avions l'habitude de prendre notre goûter dans une pâtisserie où j'avais le droit de manger autant de gâteaux que je le souhaitais.

S'il était mon ami le dimanche, le reste de la semaine il était un père dur, très exigeant, sévère, inflexible pour tout ce qui concernait notre conduite et notre éducation. Les seuls cadeaux qu'il nous offrait étaient des livres. Chaque soir, au retour du travail, il demandait combien de pages nous avions lues ce jour-là. Les jouets étaient le domaine de ma mère et nous en avions beaucoup. En nous voyant jouer, Papa faisait semblant de grogner mais il nous laissait faire.

Je devais avoir environ dix ans quand de retour d'Allemagne, il m'avait apporté un magnifique manteau d'hiver. Tout l'été, j'attendais le moment de le porter. Le premier jour d'hiver, alors qu'il ne faisait pas encore trop froid, j'étais arrivée à l'école avec mon manteau tout neuf. Je me pavais : « C'est un manteau qui vient d'Allemagne, qui coûte très cher ». Dans ma classe il y avait des petites filles pauvres qui passaient souvent l'hiver en pull-over ou tout au mieux en manteau qui avait réchauffé plusieurs générations avant elles. Je jouais avec plaisir le rôle de « la petite fille riche » entourée de quelques admiratrices pauvres.

Soudain, dans la cour mon père fit son apparition. D'où venait-il ? Que cherchait-il dans cette cour où il n'était jamais venu ? Ses lèvres souriaient mais ses yeux me fusillaient. Il s'approcha de moi, me prit à part et en deux phrases m'expliqua que je devais donner mon manteau neuf à la petite fille qui n'en avait pas. Je le regardai et lui dis :

— Non ! Tu l'as acheté pour moi !

Il me répondit :

— Tu lui donnes ce manteau et nous reparlerons de ça à la maison. Tu le lui donnes en souriant.

Avec mon père, il ne fallait pas discuter. Je me suis approchée du groupe, j'ai enlevé mon manteau et je l'ai tendu à la fille en lui disant qu'il était pour elle.

Elle me regarda, ahurie.

Mon père ajouta :

— Relly en a déjà un à la maison et toi tu prends celui-ci qui te tiendra bien chaud.

Elle ne bougea pas et moi non plus. Mon père me prit le manteau des mains et aida la petite fille à l'enfiler. Je restais là. J'avais froid. J'avais envie de tuer mon père et je me promettais de ne rien manger afin de mourir et le lui faire regretter ce qu'il venait de me faire.

Mes amies me regardaient et je leur expliquais que Papa n'avait pas acheté le manteau pour moi, que je devais juste le porter jusqu'à ce que Papa le donne à Vera. Elles avaient dû me croire car ce n'était pas tous les jours qu'on assistait à une scène pareille.

De retour à la maison je n'arrêtais pas de pleurer et Maman n'arrivait pas à me consoler. Elle essaya de me persuader que Papa avait voulu me donner, pour je ne sais quelle raison, matière à réfléchir. Mais qu'est-ce que j'avais fait ? « Il est méchant Papa, je ne lui pardonnerai jamais. »

Il arriva à une heure et on se mit à table. Ni avant ni durant le repas, nous ne devions parler des punitions ni de leurs raisons car il disait que cela pouvait peiner Maman qui s'était donné tant de mal à préparer le repas. Moi, je n'avais pas touché à mon plat et quand mon père me demanda très gentiment de manger, je ne lui répondis pas.

— Alors Relly, tu ne veux pas savoir pourquoi j'ai donné ton beau manteau à ton amie aujourd'hui ?

— Oui, je veux le savoir.

— Tu le sauras, quand tu auras fini ton repas.

Sur le moment, je le détestais, il n'y avait pas au monde un père plus cruel que le mien. Les bouchées que j'enfonçais dans ma gorge étaient imbibées de larmes, mais bientôt mon assiette fut vide.

— Je suis désolé que tu m'aies obligé à donner ton manteau à cette fille, dit-il.

— Je t'ai obligée ?! Je ne voulais pas que tu le donnes.

— Tu m'as obligé à le faire parce que j'ai eu honte de te voir te pavaner comme une dinde devant des enfants qui n'ont pas de manteau. Tu porteras le

vieux tout l'hiver. Je sais qu'il est trop court pour toi, mais comme ça tu te rappelleras toute ta vie que ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Il ne faut jamais se vanter des choses que l'on achète avec de l'argent. Tu ne peux être fière que des connaissances que tu as acquises. Ce qui s'obtient avec de l'argent peut se perdre et je viens de te le prouver. Essuie vite tes larmes, car tu es laide quand tu pleures. N'as-tu pas pensé à ce que tes camarades ont pu ressentir en te regardant ?

La discussion était close pour cet hiver.

Maman, qui cachait difficilement sa colère lui demanda :

— Tu pouvais tout de même lui expliquer sa faute sans lui enlever le manteau de sur le dos, surtout que le vieux est trop court.

— Tu as raison, j'ai sans doute été trop brusque, mais je ne le regrette pas. C'est une leçon dont les enfants se souviendront toute leur vie. Il est vrai qu'elle m'a coûté un peu cher, mais cela en vaut la peine. Son vieux manteau est plus chaud qu'un pull pour passer l'hiver.

Voilà, tel était mon père. Il avait bien raison. La leçon, je ne l'ai pas oubliée. Un vêtement, un peu voyant, un peu au-dessus de la moyenne me met encore aujourd'hui dans l'embarras.

Papa nous a appris à aimer les choses que j'aime encore aujourd'hui : les livres, la marche à pied, la musique, le désir d'aider, d'être mêlée à ce qui se passe autour de moi. Il était un très bon violoniste et souvent, surtout en hiver, il nous donnait des concerts ou nous jouait des airs d'opéra. Avec le temps nous avons appris à apprécier ces soirées.

C'est après mon entrée à l'école primaire que j'ai compris que nous étions de religion différente de celle de mes amies.

— Les assassins de Jésus !

— Qui ?

— Les Juifs.

— Quels Juifs ?

Nous posions souvent mon frère et moi des questions à ce sujet. Nos parents devenaient alors laconiques et terminaient très vite la conversation en changeant de sujet. Nous n'étions pas religieux mais nous portions des noms juifs, avions